

# Contes de Noël

*par l'atelier d'écriture de l'ALM*

## **I - *Le Noël de Charline***

Vingt-trois décembre ! Trois jours déjà que l'hiver, arrivé lentement en recouvrant la terre de sa froidure, a franchi le seuil de la porte des saisons pour s'installer confortablement. Rebelle à la monotonie de sa présence, la petite ville s'est parée de ses plus beaux atours en illuminant ses rues, ses bâtiments, ses réverbères, de guirlandes d'étoiles qui scintillent sur la noirceur du ciel. Les devantures des magasins se sont, elles aussi, habillées de fête comme autant de facétieux clins -d'œil au raccourci des jours et aux regards émerveillés des enfants qui se sentent soudain transportés dans un monde féérique. A côté du square, dans le jardin public, un grand sapin brille de mille couleurs. Assise à côté d'un petit garçon, sur un banc de pierre Charline regarde cet arbre avec admiration et, du haut de ses sept ans, elle se sent vraiment très petite. Demain, ce sera la soirée du réveillon, elle ira en famille assister à la messe de minuit, elle regardera, amusée, les enfants de chœur s'empêtrer dans leurs soutanes et leurs surplis, elle écouterà les chants magnifiques qui lui feront ressentir une envolée d'anges dans son cœur et elle ira, à la fin de la cérémonie, voir la jolie crèche, installée à côté de l'autel, et mettre une pièce devant le petit âne pour le voir hocher la tête en remerciement. De retour à la maison, elle boira un bon chocolat chaud en savourant un gâteau en pain d'épices puis se glissera dans son lit après avoir mis ses petits chaussons au pied de la cheminée.

Vingt-quatre décembre. La nuit dernière, la neige est tombée fortement et, ce matin, au réveil, tout est recouvert d'une épaisse couche blanche. La maison de Charline est située tout au bout de la longue rue traversant la ville et son grand jardin est devenu, en quelques heures, un immense tapis poudreux. Son petit minois collé contre la vitre éclaboussée de flocons, Charline est fascinée mais inquiète : « La cérémonie d'ouverture de la boîte aux lettres du Père Noël pourra-t-elle avoir lieu ? ». Chaque année, en effet, le vingt-quatre décembre, à onze heures précises, tous les jeunes enfants, accompagnés de leurs parents, se réunissent sur la place, devant la poste, où l'on a dressé, depuis le début du mois, une grande boîte rouge sur laquelle est écrit : « Père Noël ». En Grand Maître de cérémonie, Monsieur le Maire procède à son ouverture. La boîte doit être vide, preuve irréfutable que les lettres ont bien été envoyées à son destinataire. C'est ensuite au tour du Directeur de la Poste, d'assurer qu'elles sont bien arrivées, avec l'aide des lutins, au bureau de poste de Rovaniemi, en Finlande, où vit le Père Noël. Il annonce ensuite que ce dernier a rédigé une réponse écrite sur une jolie carte colorée et scintillante qu'il remet à chaque enfant. Vin et chocolat chauds, gourmandises et quelques chants clôturent le traditionnel évènement.

Ce matin-là donc, le pessimisme est plutôt de mise mais c'est sans compter sur la générosité et l'inventivité des habitants. La grande rue se transforme bientôt en une véritable piste sur laquelle glissent des luges improvisées, tirées par les adultes, et sur

lesquelles s'entassent les enfants qui surgissent des maisons à leur passage. Quelques chanceux ont pu chausser skis et raquettes mais la majorité progresse en enfonçant ses bottes à mi mollet dans la neige. Cette joyeuse troupe de courageux guerriers, rejointe par d'autres surgies des rues avoisinantes, finit par atteindre son but. C'est alors, les doigts gelés, que le premier magistrat de la ville ouvre la boîte et, de ce fait, la cérémonie dont il va d'ailleurs accélérer le déroulement. Il agit ainsi non point par gourmandise comme un certain Dom Balaguère le fit un jour en escamotant en partie ses messes de minuit pour aller au plus vite satisfaire sa panse, mais pour éviter aux enfants quelques rhumes aventureux qui ne seraient pas les bienvenus un soir de Noël.

Au moment de se séparer, la petite Charline, toujours partante pour quelque espièglerie, s'approche de la boîte aux lettres rouge et, soudain, pousse un grand cri : « Venez voir, il y a une lettre restée au fond ! ». Aussitôt, elle s'en saisit et le groupe d'enfants se reforme autour d'elle. Chacun s'étonne de cette découverte car il s'agit bien d'une lettre. Légèrement penaud devant cet oubli, le postier se risque à ouvrir l'enveloppe et chacun retient son souffle tandis qu'il déplie une petite feuille sur laquelle on découvre une sorte d'itinéraire conduisant à une maison. Tout le monde s'accorde pour croire à une plaisanterie mais Charline s'empare de la feuille et la regarde attentivement. Soudain, son visage s'illumine : « C'est la route qui mène à la maison de Pablo le petit espagnol. Il vient d'arriver dans notre ville parce que son père va y travailler et il ne sait pas encore parler français ». Tout le monde la regarde avec étonnement voire incrédulité et, étant donné que Monsieur le Maire s'est éclipsé, personne ne peut corroborer ses dires. Pourtant, elle l'avait bien vu Pablo, la veille, près du grand sapin. C'est son papa venu le chercher qui lui avait expliqué pourquoi il ne parlait pas. Malheureusement le monde des adultes est tel que personne ne la croit, jugeant son imagination sans limite.

De retour à la maison et le temps étant redevenu clément, chacun s'affaire à divers préparatifs pour la soirée et la nuit. De son côté, Charline a gardé le plan dans sa poche. Elle se réfugie dans sa chambre, s'assoit à son petit bureau, prend une feuille de papier et écrit : « Cher Père Noël, je t'écris pour Pablo parce que sa lettre est restée dans la grande boîte aux lettres rouge. Je sais que tu parles toutes les langues mais tu n'aurais pas compris le dessin. Alors, comme tu sais où habite chaque enfant du monde et que je t'ai dit de qui il s'agit, si tu as encore un peu de temps cette nuit, passe chez lui avant demain matin et mets sur ses chaussons la même jolie carte que celle que tu as envoyée à chacun des enfants. Je crois que ça lui fera plaisir ».

Minuit trente ! de retour de l'église, Il est temps pour Charline de plonger dans le pays des rêves mais, auparavant, elle pose ses pantoufles devant la cheminée et glisse à l'intérieur de l'une d'elles sa petite lettre. En grim pant l'escalier, elle croit entendre les grelots d'un attelage tinter gaiement. Elle se précipite dans sa chambre, tire le rideau et voit un manège d'étoiles filantes sillonner le ciel en traçant la route d'un grand traîneau avec dessus...elle se frotte les yeux et tout a disparu. Il est grand temps que je m'endorme pense-t-elle !

Vingt-cinq décembre. Le ciel qui s'était paresseusement endormi la veille dans une constellation d'étoiles se réveille guilleret, de bleu vêtu et réchauffé par un soleil radieux. Charline n'en finit plus de s'étirer dans son petit lit, retardant ainsi le moment du lever pour mieux apprécier les surprises qui l'attendent en bas. Personne n'est dupe

de sa simulée langueur et une voix énergique finit par l'appeler : « Descends vite Charline et viens voir ces merveilles » ! Il ne lui en fallait pas plus ! Elle n'attendait que cela ! Dévalant l'escalier tout en enfilant sa robe de chambre, elle se précipite vers la cheminée et découvre, heureuse, les cadeaux déposés par le Père Noël mais, avant de les ouvrir, elle vérifie si la lettre qu'elle avait mise dans une de ses pantoufles a bien disparu. Il n'y a plus rien ! Totalement rassurée, elle commence alors à découvrir ses présents.

Aux douze coups de midi, toute la famille se retrouve autour de la grande table pour partager un délicieux repas. Devant l'abondance des mets servis, tout le monde convient qu'il serait souhaitable d'aller faire un tour, dans l'après-midi, jusqu'au jardin public. C'est donc, chaudement vêtu, que le petit groupe s'achemine dans la neige, moins dense que la veille, vers le lieu choisi. Dans le jardin, nombre d'enfants se sont déjà lancés dans des batailles effrénées de boules de neige mais Charline remarque un petit garçon qui confectionne sagement un joli bonhomme blanc. Elle s'approche de lui qui, sentant sa présence, se tourne vers elle. C'est le petit Pablo ! Quand il la voit, son visage s'éclaire d'un large sourire et il plonge aussitôt sa main dans la poche interne de son anorak. Il en sort une jolie carte de Noël colorée et scintillante, identique à celle que tous les enfants avaient reçues la veille, et il prononce dans un français encore un peu hésitant : « Merci beaucoup Charline ! ».

*Françoise Cartron*

---

## **II - *Un village oublié***

C'est un petit village oublié dans le grand Nord. Un pays de neige et de glace. Un village de pêcheurs de krills.

*Début décembre :*

Le maire, M. Petitpas, a programmé une réunion de toute urgence avec tous les hommes disponibles au village. Il fallait trouver un remplaçant au Père Noël qui ne pouvait pas accéder au village cette année. Trop de neige, trop de glace. Aucun moyen de ravitaillement.

A l'issue de la réunion, Jean Noël, à la voix de baryton (qui ira très bien pour faire HO HO HO), barbe et cheveux blancs, a été désigné volontaire. La femme du maire se démène sur sa machine à coudre pour confectionner un pantalon bouffant, une veste bordée de fourrure. Le pompon blanc du bonnet sera exécuté par la fille du maire. La première étape se précise, mais comment faire pour obtenir un traîneau et des rennes ?

*15 décembre :*

Le maire M. Petitpas, affolé, convoque Jean Noël :

« le costume est presque prêt, mais malgré une demande sur Internet pour louer un traîneau et des rennes, je n'ai reçu aucune réponse. Qu'allons-nous faire ? Le temps presse.

— Laissez moi faire M. Petitpas, j'ai une idée.

— Faites vite Jean Noël, il ne reste plus que 10 jours. »

En rentrant dans sa cabane en rondins, Jean Noël lance un appel sur Facebook :

*J'en appelle à la solidarité pour sauver le Noël des enfants du village encerclé par les neiges et la glace. Qui pourra nous aider?*

*Réponse souhaitée à l'adresse suivante :*

[Jeannoel-paysoublie-@grandnord.com](mailto:Jeannoel-paysoublie-@grandnord.com)

*23 Décembre :*

Une seule réponse :

*Bonjour Jean Noël, je suis une fée et je viens vous aider ce soir à 22 heures. Retrouvez-moi devant la mairie.*

A l'heure dite Jean Noël, un peu surpris (même très surpris), voit arriver une petite femme emmitouflée dans un anorak rouge, une baguette à la main.

« Bonsoir, c'est moi la fée. Que désirez-vous? Mais réfléchissez bien avant d'énoncer votre vœu car vous n'aurez droit qu'à un seul vœu. »

Après quelques minutes de réflexion Jean Noël se lance :

« Je voudrais un traîneau rempli de cadeaux, tiré par 4 rennes.

— Dites donc, vous êtes un malin, j'avais dit un seul vœu.

— Oui mais j'ai juste dit une phrase où j'explique ce dont j'ai besoin.

— Bien. Apportez-moi demain soir, à 22 heures, une cagette remplie de pommes et 4 ours en peluche.

— Mais nous n'avons pas de pommes dans notre région, seulement des poissons. Et pourquoi à 22 heures ?

— Je ne travaille qu'à 22 heures, et apportez donc un cageot plein de poissons. »

*Le 24 décembre :*

A l'heure dite, Jean Noël arrive avec son cageot et ses nounours. Un grand stress l'envahit. Et si ça ne marchait pas? Et si c'était une blague d'une internaute ?

Sur la place de la mairie, la fée l'attend avec sa baguette magique à la main. Elle est prête :

« Déposez le cageot avec les ours en peluche devant et ne bougez plus. Fermez les yeux.

Patati Patata, traîneau tu deviendras

Patati patata, rennes vous deviendrez.

Ouvrez les yeux Jean Noël ! »

Son vœu avait été exaucé.

« Allez vite revêtir l'habit du père Noël, il se fait tard et c'est à vous de jouer maintenant. »

Cette nuit là, tous les enfants du village oublié ont été gâtés.  
Tout cela grâce à la solidarité et la gentillesse d'une fée.

Dans le ciel on a pu apercevoir, à coté du Père Noël, une baguette magique qui scintillait.

*Chantal Galland*

---

### **III - Noël ! Noëlle !**

En ce mois de décembre 2020, froid, gris et pluvieux, Irène sent l'angoisse monter en elle, comme tous les ans en cette période dite de l'Avent, mais cette année, son mal-être est centuplé par le confinement dû à la pandémie du Covid. Irène hait Noël. Cette période de fêtes, de réunions familiales, de lumières, de cadeaux, lui est de plus en plus difficile à vivre, surtout depuis que Charles, l'amour de sa vie, l'a laissée seule après s'être battu pendant deux mois contre un cancer du pancréas foudroyant. Trois ans déjà, un troisième Noël à passer sans lui...

Par cette fin d'après-midi du 24, Irène marche, d'un pas vif, sur le sentier forestier, bien emmitouflée pour se protéger de la bise qui souffle par rafales : manteau, bottes, bonnet, écharpe et gants assortis. Follet, son jeune berger allemand noir et feu gambade de-ci de-là entre les fourrés. La marche libère les pensées et celles d'Irène remontent le temps, jusqu'aux beaux Noëls de son enfance choyée dans la grande maison parisienne. En ces temps bien lointains, chaque fin d'année était attendue avec impatience par la petite fille qu'elle était... Surgit des tréfonds de sa mémoire l'instant précis où elle se précipitait pieds nus au matin du 25 décembre au pied de l'immense sapin tout illuminé en criant : « Maman, Papa ! le Père Noël est venu cette nuit ! ». L'émerveillement de la découverte de la magnifique poupée en habits de fête, de la dinette de porcelaine et des dizaines de surprises enrubannées...

Puis il y a eu ce Noël 1968, l'année de ses seize ans... Vite, passons à autre chose, l'évocation seule de cette date fait accélérer son rythme cardiaque en même temps que ses pas. Quelques années plus tard, ce fut la rencontre avec Charles sur les bancs de la fac de pharmacie, leur idylle, leur mariage en grande pompe à la mairie du seizième un beau jour de printemps. Mais tout l'amour de son compagnon, toute sa tendresse n'ont jamais pu la réconcilier avec Noël : cela fait plus d'un demi-siècle qu'elle broie du noir à chaque fin d'année, cinquante ans qu'elle garde au plus profond de son être ce secret, cette plaie béante dont elle

n'a jamais parlé à personne, pas même à Charles, lorsqu'il était encore là... Pourtant l'an dernier, à la même époque, elle avait eu ce geste qu'elle avait cru libérateur, ce courrier envoyé comme on jette une bouteille à la mer, mais dont l'effet s'était dissipé dès que l'enveloppe avait disparu dans la fente de la boîte à lettres du village...

Déjà cinq heures, la nuit va bientôt tomber, viens mon chien, il est l'heure de rentrer !

Comme il fait bon entre les murs de pierre ocre du vieux moulin si bien restauré, qui avait fait office pendant des années de résidence secondaire et où ils étaient venus installer leur retraite après une vie active bien remplie, loin du tumulte parisien, où nulle famille ne les retenait plus.

Irène rajoute quelques bûches dans la grande cheminée, Follet s'allonge sur le tapis de laine, les volets se ferment, la nuit est là... Comment occuper la soirée solitaire qui s'annonce ? Un clic de souris, l'écran de veille de l'ordinateur laisse la place aux mails nouvellement arrivés. Beaucoup de publicités effacées aussitôt, une arnaque au nom de la banque, méfiance ! Le regard d'Irène se fixe dans la barre d'adresse sur un prénom qui l'interpelle : « Anaïs »... Une adresse tout à fait inconnue... « [anaïsx@gmail.com](mailto:anaïsx@gmail.com) »... Le titre du message : « Noël 1968 » la fait défaillir. Une grande inspiration, suivie d'une profonde expiration : calmons-nous, ma vieille, ce n'est qu'une coïncidence !

Un clic rapide, le message est ouvert, mais les lignes dansent devant ses yeux. Inspire, expire...

« Bonjour. Nous ne nous connaissons pas et je ne voudrais surtout pas vous importuner. J'ai reçu ce matin votre adresse en réponse à ma demande auprès du CNAOP \*, que vous aviez vous aussi contacté fin 2019. Sachez juste que je m'appelle Anaïs et que je suis née il y a aujourd'hui cinquante-deux ans, à la Clinique des sœurs Hospitalières à Neuilly. Si vous consentez à prendre contact avec moi, voici mon numéro de téléphone : 06 58 63 89 18. Vous pouvez m'appeler tout de suite si vous le souhaitez ou plus tard, quand vous le voudrez. Anaïs.»

De lourdes larmes s'échappent des paupières serrées d'Hélène, elle suffoque presque : comment est-ce possible ? Est-ce un rêve éveillé ? Elle reste bras ballants dans son fauteuil de bureau, incapable de faire un geste, l'esprit un temps vide... Puis, peu à peu, le choc s'atténue, elle lit et relit le message, essayant de trouver des indices complémentaires entre les lignes. Avec un geste d'automate, sa main droite s'empare lentement de l'appareil téléphonique et son index appuie sur les touches une à une... Une sonnerie à l'autre bout du fil... Une voix masculine répond. Irène a du mal à articuler :

« Je voudrais parler à Anaïs.

- Ah, ne quittez pas, je vais la chercher ! »

Attente interminable, Irène est tentée de raccrocher, son cœur bat la chamade, elle le sent cogner dans sa poitrine... Le temps est suspendu... Peut-on effacer les années ? Un grésillement ...

« Allo ?

- Euh, bonjour... Je viens de recevoir votre mail... Je suis Irène... »

Long silence au bout du fil, silence partagé par deux respirations difficiles, enfin :

« Bonjour, c'est Anaïs... Je vous remercie de m'appeler... Excusez-moi, je suis très émue... Savez-vous que j'habite à Périgueux, à trente kilomètres de chez vous ? ... Aujourd'hui, c'est mon anniversaire et ma fille vient de partir à la clinique pour accoucher... C'est très difficile de se parler au téléphone... Vous savez ce qui serait génial ? Ce serait que vous veniez chez nous... Vous vivez seule, je crois, d'après la fiche que j'ai reçue du CNAOP. Vous conduisez ? Même la nuit ?

- Euh, oui, mais...

- Alors, je vous en prie... Ce soir, c'est Noël et nous avons toutes les deux le pouvoir magique d'effacer les années, de tout reprendre à zéro... S'il vous plaît, venez avec nous... attendre l'arrivée du Père Noël ... et de votre arrière-petite-fille ! Prévoyez de rester cette nuit et demain. Je vous envoie par mail un plan pour trouver la maison, c'est facile... Bonne route et à tout à l'heure ! »

Irène a juste le temps de bredouiller un vague merci, que le tourbillon Anaïs a déjà raccroché !

Comme une somnambule, elle se met à l'action : provision de croquettes et eau pour Follet, sac de voyage où elle entasse pêle-mêle quelques affaires, boîtes de chocolats heureusement en réserve... Imprimer le plan juste arrivé sur l'ordinateur, éteindre tout ce qui doit l'être... Démarrer la voiture et se lancer sans plus réfléchir dans la nuit...

Ce Noël-là a effacé pour Irène toutes les solitudes passées et l'a réconciliée définitivement avec ce jour d'espoir et de lumière. Pendant de longues heures, les deux femmes ont refait ensemble le long chemin des cinquante-deux années qui les ont séparées si brutalement. Irène a raconté la honte de sa grossesse alors qu'elle sortait juste de l'enfance, le rejet de ses parents, leur prise en main de sa jeune vie jusqu'à ce qu'elle signe le document officiel par lequel elle abandonnait sa fille, « née sous X » selon la détestable formule, le court instant où elle l'avait tenue dans ses bras pour lui donner ce prénom d'Anaïs, puis le remords qui avait hanté une partie de son existence, accentué par le non-dit et l'incapacité pour son couple de donner la vie... Anaïs, de son côté, a détaillé l'errance de ses jeunes années, de famille d'accueil en famille d'accueil, jusqu'à son émancipation à 17 ans, ses brillantes études d'avocat, son mariage avec Vincent, son collègue de travail, la naissance de leur fille Juliette, et leur choix commun d'abandonner, en 1998, l'agitation de la capitale pour installer leur étude à Périgueux. L'accomplissement de sa vie d'adulte, la stabilité de son existence familiale et professionnelle avaient éloigné d'elle le besoin de compléter les lacunes de son état civil, jusqu'au printemps dernier, où la question avait ressurgi obstinément dans son esprit. Anaïs se souvient parfaitement de ce jour de mai où Juliette et son compagnon lui avait présenté un paquet cadeau contenant une paire de

chaussons roses, suggérant poétiquement qu'elle serait bientôt grand-mère... Ce petit être en gestation avait éveillé en elle une quête, un besoin de savoir, qui l'avaient ramenée vers sa propre naissance. Quelques clics sur internet, la procédure lui avait semblé d'une facilité déconcertante, puis la demande envoyée, elle avait patiemment laissé filer le temps, pendant que le ventre de sa fille s'arrondissait...

Deux heures du matin sonnent à la vieille comtoise du salon périgourdin, suivies aussitôt des notes aigrettes du portable d'Anaïs : l'enfant est né ! Une petite fille prénommée Léa Noëlle, venue au monde cinquante-deux ans après sa Mamie, à la minute près, un beau bébé qui vient jeter un pont indestructible entre les générations. Vive Noël ! Vive Noëlle !

*\*C.N.A.O.P. : Centre National pour l'Accès aux Origines Personnelles*

*Marie-Thérèse Laborde*

---

#### ***IV - Nuages enchantés***

Nous sommes au mois de décembre, bientôt la nuit de Noël, plus que quelques jours et le Père Noël va descendre avec ses rênes et son traîneau distribuer les petits et grands cadeaux multicolores pour les enfants.

Le père Noël a des nuits courtes et ses journées bien chargées. A peine son petit-déjeuner pris, il ouvre ses rideaux, lève la tête vers le ciel et assiste, comme tous les jours depuis le 1<sup>er</sup> décembre, au rythme incessant de jouets virevoltant dans les airs. Cassés, abîmés, jetés au cours de l'année, ils finissent tous au fond d'une poubelle nauséabonde.

« Non, non et non, stop », se dit le Père Noël. Chaque année c'est la même chose. Que faire alors ? Une idée jaillit. La création d'une clinique de réparation de jouets pour que tous les enfants du Monde aient un cadeau.

Au-dessus de la Clinique « Aux Joyeux lutins » créée à cet effet, les jouets sont avalés par les bouches pulpeuses et géantes de poissons multicolores qui bâillent de plaisir. Chaque jour il en arrive un peu plus. C'est que de la Terre aux « Nuages Enchantés » lieu de vie du Père Noël, c'est le meilleur moyen pour rapidement se faire réparer et faire partie des cadeaux à distribuer aux enfants sages. Chaque jouet arrive sur les tapis et se dirige selon sa catégorie : bras de poupée, ours éventré, voiture sans pneu, jeux de société éparpillés, bicyclette sans roue, etc., vers les Lutins.

Dans cette Clinique toute bleue et rose la musique douce, enfantine, rythmée, accompagne tout le jour et la nuit les Lutins-voitures, les Lutins-poupées, les Lutins-jeux, qui reconstituent en chantonnant par magie les baigneurs, les garages, les camions. Les poupées retrouvent vie en passant ensuite dans les mains des Lutins-couturiers. Les

Lutins-peintres donnent la touche finale en peignant vélos, voitures. Les lutins-doudous rembourrent les ours et autres peluches et transmettent aux Lutins-décorateurs l'art de faire de merveilleux paquets.

Pour son prochain retour sur Terre, le Père Noël n'a plus qu'à récupérer les jolis cadeaux enrubbés, et prendre sa liste faite par les enfants. Comblés les enfants pauvres de certaines régions du monde qui seraient sûrs de ne rien avoir encore cette année si ce gentil Père Noël n'avait pas eu cette idée.

Les rênes trépignent d'impatience et voudraient déjà s'élancer. Ils connaissent les adresses par cœur. Chaque année le plaisir de voler en traîneau rempli de jolies couleurs et d'apercevoir les lumières des différents pays du monde les rend tous fous. Déposer ces paquets dans la cheminée, à travers les fenêtres des immeubles, dans les contrées lointaines de l'Afrique, à même le sol devant les cases, leur donne les larmes aux yeux. En Asie, sur les paillettes bordant les fleuves ainsi que sur les deux pôles aux magnifiques maisons de bois colorées sur pilotis, ces merveilles de toutes tailles pour petits et grands les met en joie.

« Patience » leur dit le Père Noël, « encore 5 jours et nous allons faire des heureux ».

La nuit de Noël arrive enfin, le traîneau du Père Noël bien chargé s'élance et ses colis tombent comme par enchantement dans des milliers de familles en même temps. Le Père Noël qui voit et entend tout est le plus heureux des hommes quand il surprend, quelques heures après, les exclamations de joie des enfants découvrant ses présents. Les yeux brillent de bonheur et le sourire bienheureux de l'innocence enfantine est son cadeau à lui.

Il peut être fier ce gentil père Noël, déjà un peu vieux par sa longue barbe blanche, ses cheveux un peu longs, ses lunettes cerclées encadrant un visage de bonté. Fatigué mais satisfait d'avoir autant travaillé sans oublier aucun enfant de la Terre, il part se reposer pour un très long moment sur ses « Nuages enchantés », tout là-haut jusqu'à l'année prochaine.

*Catherine Seguin*

---

## *V - Le petit village de Noël*

La pluie frappait les carreaux avec intensité, une belle « drache » comme on appelait ça ici. Anne terminait de sortir les précieuses maisons de leurs petites boîtes en carton. Elle avait déjà drapé la cotonnade blanche sur le dessus de la dresse de la salle à manger. Il lui restait à installer chaque maisonnette selon un plan bien précis afin que naisse le village enneigé. Bien que son rôle se cantonne à de l'aide technique, Joseph détestait ce moment où toute la maison était chamboulée à l'approche de Noël. Ce matin, ils étaient allés au grenier chercher les grandes malles qui recèlent les mille et un trésors de décoration de ce point d'orgue de l'année. Il avait installé le sapin dans son pied qu'il a soigneusement camouflé dans de la toile de jute. Il avait prévu les raccords et les prises électriques pour qu'il scintille de mille feux. La décoration, c'est Anne qui

s'en chargeait. Boules, chapelets de perles dorées ont tous trouvé leurs savantes places. Pendant ce temps, il est allé dans le jardin installer, à l'aide de sa grande échelle, les guirlandes lumineuses dans les sapins de la haie. N'allez pas croire qu'il s'agit de ces lumières aguicheuses aux tons criards et qui clignotent sans cesse ! Non ! Les petites ampoules d'un blanc chaud étincelaient, telles des myriades d'étoiles entraperçues dans la noirceur de la nuit au gré des mouvements des branches. Il faut reconnaître qu'Anne a un certain goût pour la décoration ; pour la dépense aussi, mais passons ! Rien n'était laissé au hasard. Tout avait une histoire puisée dans les racines de coutumes ancestrales. Le dîner fut bref et réduit à sa plus simple expression. Un œuf, une salade verte mayonnaise et des frites, le tout avalé sur un coin de table au milieu des emballages. Simple, rapide, efficace. Il n'était pas temps de s'attarder à des préparatifs de cuisine sophistiquée quand ceux de la grande fête étaient loin d'être terminés. Elle ne boudait pas son plaisir. Elle en oubliait la fatigue qui la gagnait et pensait aux yeux éblouis que ferait son petit Jean quand il rentrerait tout à l'heure de l'école. Son esprit vagabondait dans les petites rues qu'elle créait en disposant là un magasin, là une boulangerie. Elle se prit à penser aux examens du petit. Elle espérait qu'il allait bien s'appliquer et avoir un beau bulletin.

Joseph, quant à lui, venait de s'écrouler dans un des fauteuils poussé dans un coin du salon. Il était épuisé par tant d'efforts. Il regarda sa femme avec une certaine admiration. Sa patience et son application l'étonnaient toujours après autant d'années. Il savait combien elle appréciait ce moment. Combien se remplissait de joie son cœur de maman de voir briller les yeux de ses enfants et de son petit emmitouflés dans la féerie de Noël. Il était presque 16 heures lorsque les cartons, les papiers de soie et autres conditionnements furent remisés au grenier. Le car n'allait pas tarder à arriver. Il était temps de préparer le goûter de Jean.

Mamy et Bon-Papa l'attendaient à la barrière du jardin. Il ne savait où poser les yeux. Les grands sapins étaient illuminés, une guirlande de pin bleu entourait la porte d'entrée. Ça y était, c'était bientôt Noël. Ses grands-parents arboraient leur sourire coquin, fiers de leur petit effet. Il n'était pas temps de les décevoir. Il imaginait déjà ce qui l'attendait à l'intérieur. Tout le tralala ! Il se précipita vers eux et les entoura de ses petits bras. Les grands parents échangèrent un regard complice. Le cœur gonflé d'amour pour cette petite tête blonde qui avait su réveiller en eux les plaisirs simples, ils lui ébouriffèrent les cheveux. Ils se mirent en marche derrière lui, lui offrant la primeur du spectacle de la maison. En franchissant le seuil de la ferme, l'odeur du sapin fraîchement coupé l'accueillit. Une guirlande lumineuse perdue dans une cascade de lierre serpentait sur la rampe d'escalier de l'étage. Il déposa sa veste et son cartable au petit porte-manteau qu'il avait bricolé avec son grand-père. Il franchit la porte de la pièce de vie et là, l'émerveillement attendu. Le sapin, la crèche sans le petit Jésus... Il savait que, sous le regard attendri de toute la famille, ce serait lui qui aurait le privilège de l'y déposer la nuit de Noël. Trônant sur le buffet, le petit village tout illuminé attendait ses rêveries. Une odeur de chocolat chaud, de sapin et de feu dans le grand cantou dansait avec espièglerie autour de ses narines. Tout était parfait. Il se sentait bien, aimé et tout heureux.

Jean avait toujours une faim de loup lorsqu'il rentrait de l'école. Mamy avait cuit des galettes hier. C'était les premières de l'année. Il adorait les tremper dans son grand bol de cacao chaud. Lorsqu'il avait mordu dans la pâtisserie, il aspirait le liquide qui avait imprégné le gâteau et qui s'était chargé au passage des parfums pâtisseries ; seulement après, il mâchait. C'était son rituel depuis qu'il était petit. Aucune galette au monde n'égalait celle de Mamy, même pas celle de sa maman qui avait pourtant hérité de la recette familiale. La conversation allait bon train sur sa journée d'école. Après, il avait vite fait son devoir de conjugaison.

Maintenant, assis à califourchon sur le dossier du fauteuil, les mains posées sous son menton, il détaillait les rues du petit village de Noël. Un manège enchanté faisait valser ses vieux chevaux de bois au son d'une ritournelle. Un berger s'en approchait, un mouton sur les épaules. Un petit garçon roux s'accrochait au pan de sa jaquette. Plus loin des enfants construisaient un igloo à côté de l'étang gelé. Il brillait comme un miroir au reflet bleu. Des petits patineurs automates y exécutaient une savante chorégraphie. On aurait dit que la musique du manège les accompagnait. Sur la rive, entre les arbres gelés, un marchand de glace servait un enfant en pardessus. Des réverbères longeaient en haie d'honneur la grand-rue. Ils distillaient une douce lumière qui se perdait dans le coton neigeux. Ses yeux commençaient à piquer mais l'univers fantastique de ce village l'attirait irrésistiblement. Il posa sa joue sur le revers de sa main et continua son périple tout en baïllant.

Un peu plus loin, un chapiteau de cirque abritait des éléphants, des chevaux qui défilaient sur la piste circulaire. Un groupe d'enfants rieurs applaudissaient le spectacle. Tout au bout de l'allée, un enfant courait. C'était le Titi parisien avec sa grande casquette de travers.

« Au secours Jean ! Il va me frapper. Aide-moi ! »

Il était poursuivi par le boulanger qui brandissait son rouleau à tarte à bout de bras. Jean sentit son cœur s'accélérer, pourtant il n'hésita pas un instant. Il se jeta à corps perdu dans le boulevard, attrapa la main du Titi. Il avait repéré quelques minutes plus tôt que derrière la boutique de l'apothicaire étaient entreposées des barriques de vins. Il serait aisé de s'y dissimuler. Il l'attira dans l'impasse qui filait entre les deux boutiques. A bout de souffle mais à l'abri, ils virent passer le pâtissier qui continua son chemin. Ils restèrent cachés encore un moment.

« Merci mon pote. Tu m'as sauvé. Mais... je ne te connais pas. Tu n'es pas du quartier ? »

— Non, on peut dire ça ! Je viens juste d'arriver... Pourquoi courais-tu ainsi ? »

Il sortit de sa poche un petit bonhomme de Noël en pain d'épice.

« Oh ! mais tu l'as volé ? ». L'autre hocha la tête, pas très fier.

« Pourquoi ne l'as-tu pas acheté ? Tu n'as pas d'argent ? »

— Tu es bien curieux... Mais, non. Tout l'argent que je gagne en vendant mes bougies, je le donne à ma mère. Elle en a bien besoin pour nourrir tous mes frères. »

Il coupa le pain en deux et tendit la moitié à son sauveur. Il l'accepta et tout en goûtant le pain aux épices :

« Tu travailles à ton âge ? »

— Bien sûr ! Mais d'où tu viens toi ? »

— Oh ! c'est une longue histoire ! Tu crois que l'on peut sortir maintenant ? Tu me fais découvrir ton coin ? »

Le Titi opina du chef et ils se mirent en route prudemment jusqu'au pignon de l'officine. Rien à gauche, rien à droite, ils se mirent en chemin. La rue était bordée de boutiques en tout genre. Tout en marchant, ils reprirent leur conversation.

« Tu sais, là d'où je viens c'est très mal de voler.

— Ici aussi, mais j'avais tellement envie de cette sucrerie. C'est pour les enfants des riches tout cela. Moi aussi j'aimerais pouvoir patiner sur l'étang mais voilà...

— Vous n'avez pas les restos du cœur ici ?

— C'est quoi ?

— Rien, c'est vrai j'oubliais... »

Titi s'arrêta devant le fabricant de bougie et expliqua que c'était là qu'il travaillait. Son patron était un homme bon. Il savait combien la famille du gamin était dans le besoin et sa femme confiait son linge à repasser et à repriser à sa mère. Ils le saluèrent gentiment. Mais Monsieur Gripon, c'était son nom, lui tira l'oreille.

« Mon ami le boulanger m'a dit que tu l'avais volé ! Non mais ! C'est des manières cela ! Tu vas aller t'excuser tout de suite chenapan ! Voler un client ! On aura tout vu ! Tu as pensé à ta mère ? Tu vas la faire mourir de chagrin. Je vais te donner une pièce pour aller payer le boulanger. Mais pour la mériter, tu vas aller porter la commande de Monsieur le curé. Il faut lui porter les bougies pour la messe de minuit. Tu te confesseras aussi. J'ai préparé la petite charrette. Et tu vas le faire tout de suite. »

Jean, qui était resté silencieux, lui donna un coup de coude en inclinant la tête.

« Pardon ! Je vais faire tout ça. Mais pitié n'en parlez pas à ma mère. »

Le patron lui mit une pièce dans la main et lui fit faire volteface. Il lui asséna un pied au derrière tout en lui montrant la charrette qui était prête. Jean prit un bras de la carriole et Titi l'autre. Ils se mirent en chemin. La charrette était bien remplie. C'est qu'il en fallait des cierges pour illuminer l'église pour la grande messe de Noël. Titi lui expliqua que cette nuit-là, avec toute sa famille, ils iraient chanter. Il adorait le « Minuit chrétien ». Il se mit à le chanter et Jean reprit avec lui le refrain. Ils riaient de bon cœur en imitant la grosse voix du ténor qui résonnerait sous la voûte de l'édifice religieux. Tout à leurs chants, ils étaient arrivés devant la boulangerie. Jean attendit derrière la vitrine et assista à un second tirage d'oreille, à une seconde morale. Titi avait la tête baissée et le boulanger s'agitait comme un pantin en brandissant un grand doigt au-dessus de la tête du malheureux petit voleur. Quand il sortit, Titi haussa les épaules en se dirigeant vers le charroi. Jean resta silencieux et pensa, à la vue de tout ce bazar, qu'il n'était pas prêt de voler.

Ils se remirent en chemin. Pour se rendre à l'église, il devait traverser la place où trônait un kiosque à musique. Des musiciens frottaient leurs archets sur les violons, les trompettistes levaient leurs instruments en l'air tantôt à gauche, tantôt à droite. Un chœur d'enfants au pied des marches entonnait « Les anges dans nos campagnes ». Des passants s'arrêtaient pour écouter les chants.

Ils débouchèrent sur la place de l'église. Des enfants fabriquaient un bonhomme de neige. Titi était rentré dans l'église et une fois de plus Jean resta dehors à attendre. Les cloches sonnaient mais on aurait dit qu'elles étaient loin, loin...

Jean sentit une main sur son épaule.

« Jean ? Jean ? Maman est là. Oh mon chéri tu t'es endormi »

Il releva la tête, les yeux tout embrumés de sa rêverie. Rien n'avait bougé. Le village était devant lui. Le sapin clignotait et il chevauchait toujours le dossier du fauteuil. Sa maman déposa un baiser sur son front. Puis, laissant les grands à leur conversation, il se pencha sur le village. Il prit le petit gavroche dans les mains et le déposa près de l'étang gelé où les enfants patinaient. Il attrapa un chien jaune qui courait vers la belle montgolfière rouge à l'autre bout du village et le plaça devant le boulanger qui courait avec son rouleau à tarte.

Il chuchota tout en souriant :

« Voilà, comme cela tu es sauvé mon ami. Je suis un peu le Père Noël alors, je peux aussi exaucer des rêves et faire des cadeaux ! »

« Joyeux Noël »

*Régine Michaux*

---

## *VI - Le plus beau Noël*

La lourde veste bien fermée, l'écharpe serrée autour du cou et le chapeau enfoncé presque jusqu'aux yeux il marchait dans la neige et la nuit ; la nuit arrivait tôt l'hiver dans son pays, bien avant la fin de la journée de travail ; il rentrait chez lui, seul comme d'habitude ; il n'avait pas d'ami, pas d'ennemi non plus ; il était simplement seul. Il allait retrouver une maison triste, froide et solitaire.

Il ne comprenait pas la fièvre de Noël. Il n'avait pas fêté Noël depuis la mort lointaine de ses parents, et en ce temps-là déjà Noël ne l'émerveillait plus. A la fabrique, comme les autres années, il offrirait demain des chocolats aux employés puisqu'on serait le vingt-quatre décembre mais qu'est-ce que cela changerait dans leur vie ? Il n'en voyait pas le besoin.

Il avançait dans les quelques centimètres de neige qui couvraient le trottoir, les mains fourrées au fond de ses poches.

Il était tellement absorbé dans ses pensées qu'il ne réalisa pas qu'il avait oublié de prendre la route directe pour rentrer chez lui ; il s'était engagé dans le plus vieux quartier de la ville, le plus pauvre aussi ; il se demandait comment on pouvait fêter Noël dans ces maisons grises, basses et ouvertes au vent froid. Il se dit que le père Noël devrait apporter des maisons chaudes, lumineuses et pimpantes.

A la sortie du quartier il ne vit pas le chapiteau et les deux roulettes sur une place au bord de la route mais il entendit des pleurs ; il continua sa route puis revint sur ses pas, comprit que les sanglots venaient de la roulotte éclairée, aux couleurs vives, sur laquelle il lut « RiRi le clown ». Il monta les escaliers et par la fenêtre aperçut une femme en train de pleurer ; Il frappa et poussa la porte ; en entrant il vit aussi un homme assis dans un fauteuil, sa jambe plâtrée calée sur une chaise devant lui. La femme se

lamentait « RiRi s'est cassé la jambe, les enfants du quartier n'auront pas leur spectacle de Noël, pauvres petits ! ».

Il était à peine à l'intérieur que la femme lui saisit le bras, le regarda comme prise d'une illumination et lui dit « c'est le Ciel qui vous envoie pour remplacer RiRi » ; il comprit que depuis qu'il s'était trompé d'itinéraire la situation lui échappait ; il voulait refuser mais au fond de lui une voix qu'il ne connaissait pas lui fit accepter. Il y mit une condition : qu'il ne soit pas reconnaissable.

RiRi le fit approcher du fauteuil, lui expliqua comment il faisait le spectacle; c'était un spectacle pour de jeunes enfants ; il aurait deux auxiliaires ; Charlie le caniche sautait à travers des cerceaux qu'il faudrait lui installer et Biquette la chèvre courrait après la petite balle de tissu qu'il lui lancerait et la ramènerait fièrement ; ils connaissaient leur numéro par cœur ; il faudrait grimacer, jongler, sauter, tomber, pleurer, rire pour procurer de l'émotion aux enfants. Il lui indiqua qu'il trouverait le matériel dans l'autre roulotte. Quand il partit, Madame RiRi lui rappela qu'il lui fallait arriver en début d'après-midi.

Le lendemain à son arrivée à la fabrique il commanda des chocolats dans des sacs en papier transparents, ornés d'étoiles et fermés par un ruban rouge brillant ; il en fit venir beaucoup, remit au contremaître les chocolats destinés aux quelques employés et lui fit poser les excédents dans son bureau ; il rappela le contremaître pour lui signifier que comme c'était Noël il donnait congé à tout le personnel pour l'après-midi; il dut répéter deux fois pour que le contremaître, ébahi, l'entendît.

Puis il s'enferma dans son bureau et s'entraîna avec le matériel de RiRi.

A l'heure dite il était au chapiteau ; madame RiRi lui maquilla de blanc le tour des yeux et les paupières ; puis elle lui fit les pommettes rouges, comme le tour des lèvres, et maquilla de noir le reste du visage. Elle lui fit enfiler une grande cape de carreaux multicolores au-dessus d'un pantalon rouge et enfin lui mit sur la tête un grand bonnet blanc à pompon. Il était bien méconnaissable. Elle le chaussa enfin de longues chaussures qui dépassaient à la fois derrière les talons et devant les orteils et lui montra comment il devait marcher ainsi chaussé.

Il entendit le brouhaha des enfants qui s'installaient.

Il mit son nez rouge et entra sous la lumière des projecteurs.

Les enfants poussèrent un grand « ah » ; il s'avança, eut juste le temps de leur dire « Bonzour les Z' enfants » ; il n'alla pas plus loin, il n'était pas habitué à marcher avec les immenses chaussures de clown, son talon droit mordit sur le gauche, il perdit l'équilibre, ses bras battirent désespérément l'air mais il ne trouva rien à quoi se raccrocher; comble de malheur il tomba sur le coin de la planche prévue pour le numéro d'équilibriste et la planche bascula et lui retomba dessus. Les enfants hurlèrent de rire. Lorsqu'il se releva Il n'eut pas besoin de se forcer beaucoup pour simuler la souffrance ; il claudiqua en se frottant le bas du dos et en regardant autour de lui, les yeux écarquillés de terreur, comme s'il était poursuivi par un invisible démon caché derrière la planche ; les enfants se remirent à rire de ses grimaces et de ses contorsions.

A grands renforts de gestes il introduisit ses collaborateurs, Biquette et Charlie, dont l'apparition ravit les enfants et que madame RiRi installa chacun d'un côté de la piste.

Il parvint au centre du chapiteau et entreprit de saluer ; il ôta son bonnet et s'inclina en balançant largement le bras qui tenait le bonnet ; comme il refaisait le geste dans toutes les directions il ne vit pas Biquette s'approcher. Lorsque le bonnet passa à sa portée, croyant probablement reconnaître sa boule de chiffons, elle l'attrapa avec les dents et se mit à tirer ; le clown eut juste le temps d'attraper les rebords du bonnet et de s'y agripper ; une lutte s'ensuivit entre la chèvre et lui ; tantôt il gagnait un mètre tantôt c'était Biquette qui le gagnait. Les enfants pleuraient de rire ; il eut l'idée de solliciter leur secours mais ils applaudissaient plutôt Biquette ; d'un coup le pompon se détacha et resta dans la gueule de Biquette ; il fut tellement surpris qu'il recula brutalement, posa le pied en arrière sur un rouleau qui s'ébranla ; il resta quelques secondes dessus, en équilibre très précaire, déplaçant les pieds à toute vitesse pour suivre la rotation du cylindre. Il termina sa trajectoire dans le fauteuil à ressorts de RiRi ; le fauteuil se renversa et le projeta en arrière ; il s'étala comme un pantin désarticulé ; pendant ce temps-là Biquette effectuait un tour d'honneur en règle, son trophée à la bouche, s'approchant à les frôler des enfants subjugués ; lorsqu'elle eut terminé elle s'approcha de lui ; il était encore au sol, il prit un air terrorisé qui fit rire l'assistance puis se releva, se toucha le front avec l'index et dans un grand sourire il indiqua de la main droite la poche gauche de sa cape, de laquelle il exhiba un beau morceau de pain ; il s'approcha des enfants et leur tendit sans un mot la récompense que Biquette attendait pour que l'un d'entre eux la lui offrît mais l'air nerveux de Biquette les inquiétait ; ils se reculèrent un peu et le clown lui tendit le bout de pain ; elle le saisit et, sous les applaudissements du public, alla le manger tranquillement dans son coin.

Le clown commença alors ses numéros de jonglage ; il rata le premier et les enfants rirent en se moquant de lui ; il comprit qu'ils aimaient surtout le voir manquer ses numéros et il ne s'en priva pas ; ses mimiques désespérées, les grimaces qu'il faisait en se prenant la tête dans les mains, ses éclats de rire pour se moquer de lui-même enchantèrent toute l'assistance, enfants et parents ; lorsqu'il en vint à jongler avec les balles il se concentra davantage mais n'eut pas plus de succès que dans les tours précédents ; il se souvint alors de l'enfant de sept ans qu'il avait été et qui rêvait de devenir jongleur ; les larmes lui vinrent aux yeux ; les enfants sentirent son désarroi et se mirent à crier « Ri-Ri, Ri-Ri » ; alors il mit un doigt sur ses lèvres puis désigna d'une main les balles perdues autour de lui, de l'autre main il se désigna lui-même et prit un air modeste et timide, quêtant leur approbation ; ils l'encouragèrent à reprendre ; il ramassa les balles une à une, se mit au centre de la piste et recommença ; il ne perdit aucune balle et à la fin du numéro les récupéra adroitement pour les mettre dans sa poche ; les enfants, heureux, l'applaudirent.

Il installa alors les cerceaux garnis de ruban rouge ; il amena Charlie devant le premier et cria « hop » et Charlie sauta à travers ; il répéta « hop » et Charlie passa le deuxième ; alors il se tourna vers les enfants, marqua la mesure « un, deux, trois ». Ils crièrent « hop » et Charlie sauta dans le cerceau suivant et ainsi de suite jusqu'au dernier ; le clown garda Charlie près de lui et s'adressant par gestes aux enfants leur suggéra d'enchaîner tous les « hop » pour que Charlie fasse le parcours sans s'arrêter ; il accompagna ensuite Charlie au début du parcours et l'attendit à l'arrivée ; les enfants commencèrent à enchaîner les « hop » et Charlie refit sa démonstration ; de sa main qui tenait ce qui restait du bonnet, le clown faisait des moulinets et rythmait la scène ;

soudain les enfants tendirent le bras pour désigner quelque chose derrière lui et se mirent à crier ; quand il comprit que les enfants criaient « Biquette » il était trop tard ; Biquette croyant qu'on refaisait son numéro sauta pour attraper le bonnet, le clown esquiva mais Charlie qui, n'entendant plus les enfants crier « hop », avait perdu le fil de son numéro, se faufila entre ses jambes, le déséquilibrant ; le clown tourna sur lui-même, se cachant théâtralement la tête entre les mains, puis réussit à se rattraper pendant que les enfants criaient et riaient ; il fit trois pas rapides et se jeta sur le fauteuil à ressorts qui cette fois-ci l'envoya plus haut, plus loin, les enfants retinrent leur souffle ; dans un mouvement gracieux il retomba doucement sur ses pieds et s'immobilisa. L'assistance éclata en applaudissements ; quand un semblant de silence revint, il s'avança, s'arrêta, posa soigneusement ses grands pieds l'un contre l'autre, enleva le bonnet et s'inclina, faisant une grimace triste à pleurer et se releva avec un sourire éclatant ; il le fit plusieurs fois à gauche, au milieu, à droite.

Les enfants comprirent que le spectacle était terminé et se mirent à l'applaudir de tout leur cœur. Au bout d'un moment il alla chercher Charlie et Biquette qui s'assirent sur leur arrière-train à côté de lui, visiblement habitués au protocole ; il les fit applaudir par les enfants ; puis il fit venir madame RiRi qui s'avança et dit aux enfants qu'un cadeau les attendait devant la roulotte de RiRi.

Ils enfilèrent leur manteau, leurs mitaines, leur bonnet, quittèrent le chapiteau les joues rouges et les yeux brillants, et se dirigèrent vers la roulotte ; à leur arrivée ils n'en crurent pas leurs yeux : devant la roulotte, sur des tables protégées par un auvent, il y avait pour eux des chocolats dans des sacs transparents ornés d'étoiles et fermés par de beaux rubans rouges. Certains enfants ouvrirent les sachets et commencèrent à manger les chocolats, d'autres les glissèrent dans leur poche pour les emporter chez eux. Au bout d'un moment, réalisant que le clown n'était pas là ils scandèrent « Ri-ri, Ri-ri » ; la porte de la roulotte s'ouvrit et RiRi apparut ; il avait les yeux cerclés de blanc jusqu'à la moitié des joues, des pommettes rouges, de grands arcs circonflexes noirs comme sourcils couvrant la moitié du front, il portait un bonnet blanc à pompon, une longue redingote aux carreaux multicolores, un pantalon rouge et ... s'appuyait sur deux béquilles !

Dans le silence stupéfait qui suivit l'on se tourna vers madame RiRi pour savoir qui avait fait le spectacle ; elle répondit qu'elle n'en savait sincèrement rien ; à la fin de la représentation il avait rendu les habits de clown, s'était nettoyé le visage, avait remis ses propres vêtements et pour sortir il avait enfoncé son bonnet sur les yeux, serré sa cape sur les épaules, noué son écharpe et au moment de s'enfoncer dans la neige et la nuit il avait juste dit : « c'est mon plus beau Noël ».

*Bernard Lefebvre*